





154.

Leitzkau



1211 127



[Voltaire]

A D É L A I D É
DU GUESCLIN,
T R A G É D I E ;

Représentée pour la première fois le 18
Janvier 1734, & remise au Théâtre
le 9 Septembre 1765.

Donnée au Public par M. LE KAIN,
Comédien ordinaire du Roi.

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S,
Chez la Veuve D U C H E S N E, Libraire, rue Saint
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoit,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ADÈL ALDE
DU GUESCLIN
PAR AGÉDIE

Révisé par le ministre des
Janvier 1734. & revu en Théologie
le 9 Septembre 1767.



Donné au Public par M.
Commissaire ordinaire



PARIS,
Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue sainte
Jacques, au-dessous de la Fontaine sainte Marguerite,
au Temple du Cœur.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.





P R É F A C E
D E
L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR m'ayant laissé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivait à cette occasion à un de ses amis.

Quand vous m'apprîtes, Monsieur, qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès, j'étais très-loin d'imaginer que ce fût la mienne; & il importe fort peu au Public que ce soit la mienne ou celle d'un autre. Vous sçavez ce que j'entends par le Public; ce n'est pas l'Univers, comme nous autres barbouilleurs de papier Pavons dit quelquefois.

Le Public, en fait de Livres, est composé de quarante ou cinquante personnes, si le Livre est sérieux; de quatre ou cinq cents, lorsqu'il est plaisant; & d'environ onze ou douze cents, s'il s'agit d'une Pièce de Théâtre. Il y a toujours dans Paris plu;

P R E F A C E

de cinq cent mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.

Il y avoit plus de trente ans que j'avois hazardé devant ce Public une Adelaïde du Guesclin, escortée d'un Duc de Vendôme, & d'un Duc de Nemours qui n'existerent jamais dans l'Histoire. Le fond de la Pièce étoit tiré des Annales de Bretagne, & je l'avois ajustée comme j'avois pu au Théâtre sous des noms supposés. Elle fut sifflée dès le premier Acte.

Les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le Duc de Nemours blessé & le bras en écharpe. Ce fut bien pis, quand on entendit au cinquième le signal que le Duc de Vendôme avoit ordonné; & lorsqu'à la fin le Duc de Vendôme disoit, *es-tu content, Couci?* Plusieurs bons Plaisans crièrent *coussi, coussi.*

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même Tragédie sous le nom du Duc de Foix, mais je l'affaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette Pièce devenue plus mauvaise, réussit assez, & j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette Adelaïde entre les mains d'un des Acteurs de Paris. Il a ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte Tragédie, & elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens. Les endroits qui avoient été le plus sifflés

DE L'ÉDITEUR.

ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens, je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux Sérénissimes Sénateurs devant lesquels il plaidait ; *Il mese passato, disait-il, le vostre Eccellenze hanno giudicato così, & questo mese nella medesima causa hanno giudicato tutto l' contrario & sempre ben.* Vos Excellences, le mois passé, jugerent de cette façon, & ce mois-ci dans la même cause ils ont jugé tout le contraire, & toujours à merveille.

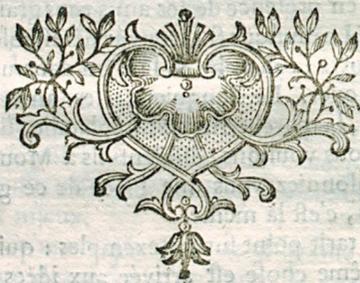
M. Oghieres, riche Banquier à Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de Charles XII, s'adressa au Musicien Mourer ; la marche fut exécutée chez le Banquier en présence de ses amis tous grands connoisseurs. La musique fut trouvée détestable. Mourer remporta sa marche & l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer. Le Banquier & ses amis allèrent à l'Opéra, la marche fut très-applaudie. Eh ! voilà ce que nous voulions, disaient-ils à Mourer ; que ne nous donniez-vous une Pièce de ce goût-là ? Messieurs, c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples : qui ne sçait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, & à l'inoculation, tour à tour sifflés & bien reçus. Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses comme dans les Beaux-Arts & dans les Sciences.

PREFACE DE L'ÉDITEUR.

Quod petiit spernit, reperit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des Ouvrages, doivent rarement s'empres- ser de les juger. Il ne sçavent pas si le Public à la longue jugera comme eux; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de quelques années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée?



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

ON osera rappeler ici ce que l'Auteur n'a pû dire; c'est que le Temple du Goût qui avait paru quelque tems avant Adélaïde, fut cause du peu de succès de cette Tragédie.

Bien juger & bien composer, c'en était trop à la fois; on ne le pardonna point à l'Auteur; aujourd'hui le Public plus instruit & plus équitable a senti que cette Pièce joignait aux beautés dont elle est remplie, l'avantage d'avoir exposé sur la Scene un des plus sublimes cinquièmes Actes qui aient encore paru, d'avoir fait entendre pour la première fois des noms chers aux Français, d'avoir peint en Vers très-beaux & très-harmonieux les sentimens du Patriotisme Monarchique, sentimens si puissans sur une Nation connue & distinguée dans tous les tems par sa fidélité & son amour pour ses Rois.

A C T E U R S.

LE SIRE DE COUCI. *M. Granval.*

LE DUC DE VENDOSME. *M. le Kain.*

LE DUC DE NEMOURS,
son Frere. *M. Molé.*

DANGESTE, Écuyer du Duc
de Nemours. *M. D'Auberval.*

UN OFFICIER du Duc de
Vendôme. *M. Fromentin.*

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN. *Mlle. Dubois.*

TAÏSE D'ANGLURE, Confi-
dente d'Adélaïde. *Mlle. Despinat.*

La Scène est à Lille.



A D É L A I D E
DU GUESCLIN,
T R A G É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LE SIRE DE COUCI, ADELAIDE.

COUCI.



I GNE sang de Guesclin, vous qu'on
voit aujourd'hui
Le charme des Français dont-il était
l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour
d'allarmes,

Je dérobe un moment au tumulte des armes.

A

2 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Écoutez-moi : voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite & le cœur de Couci ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai Soldat, digne de vous peut-être.

A D É L A Ï D E.

Je sçais quel est Couci : sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans
peine.

C O U C I.

Sçachez que, si ma foi dans Lille me ramene,
Si du Duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais, & l'enleve à la France ;
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
Non que pour ce Héros mon ame prévenue
Pretende à ses défauts fermer toujours ma vue ;
Je ne m'aveugle pas : je vois avec douleur
De ses emportemens l'indiscrette chaleur :
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse :
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime ;
Tendre, mais emporté ; mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs :
Toutes les passions sont en lui des fureurs.
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Et qui sçaurait, Madame, où placer ses services,
S'il ne vous fallait suivre & ne chérir jamais !
Que des cœurs sans foiblesse, & des Princes parfaits.

Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée
 Dans celui des Français à regret s'est trempée.
 Ce fils de Charles-Six.

A D É L A Ï D E.

Osez le nommer Roi ;
 Il l'est, il le mérite.

C O U C I.

Il ne l'est pas pour moi.
 Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
 Tous mes vœux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
 Mon bras est à Vendôme, & ne peut aujourd'hui,
 Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
 Le malheur de nos tems, nos discordes sinistres,
 Le Dauphin aveuglé par d'indignes Ministres,
 Dans ce cruel parti tout l'a précipité.
 Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
 J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
 Révolté sa fierté par des vérités dures.
 Vous seule à votre Roi pourriez le rappeler,
 Madame ; & c'est de quoi je cherche à vous parler :
 J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
 Vendôme trop heureux vous donnât cet asyle :
 Je crus que vous pourriez, approuvant mon dessein,
 Accepter sans mépris mon hommage & ma main,
 Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
 Les lauriers des Guefelins aux lauriers de ma race ;
 La Gloire le voulait ; & peut-être l'Amour,
 Plus puissant & plus doux, l'ordonnait à son tour :
 Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
 La guerre dans Cambrai vous avait amenée
 Parmi les flots d'un Peuple à soi-même livré,
 Sans raison, sans justice & de sang enivré ;
 Un amas de Mutins, troupe indigne de vivre,
 Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.

A ij

4 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Vendôme vint, parut, & son heureux secours
Punit leur insolence & sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entre-
prendre ?

Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
La guerre en d'autres lieux occupait ma valeur.
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur :
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire :
Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
Il est Prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur ;
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre :
Je me tais. . . Mais sçachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer :
Je ne céderais pas aux enfans des Rois même ;
Mais Vendôme est mon Chef ; il vous adore, il
m'aime.

Couci, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.
Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse ;
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au Héros qui vous sert, & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combatta pour tous deux,
Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & sur-tout la Patrie.
Songez que, si l'hymen vous range sous sa Loi,
Si ce Prince est à vous, il est à votre Roi.

A D E L A Ï D E.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donniez au monde un rare & grand exem-
ple

Quoi ! ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
 Connaît l'amitié seule, & sçait braver l'amour !
 Il faut vous admirer quand on sçait vous connaître :
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître :
 Un cœur si généreux doit penser comme moi.
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.
 Eh bien ! de vos vertus je demande une grace.

COUCI.

Vos ordres sont sacrés ; que faut-il que je fasse ?

A DÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
 Ce rang, dont un grand Prince a daigné me flatter.
 Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
 J'en vois toute la gloire : & quand je songe encore
 Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
 Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,
 Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime,
 Tout vengeur des Anglais, & protecteur du crime,
 Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
 Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
 Oui, malgré son service & ma reconnoissance,
 Il faut par des refus répondre à sa confiance.
 Sa passion m'afflige. Il est dur à mon cœur,
 Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
 A ce Prince, à moi-même épargnez cet outrage.
 Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage :
 Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
 Modérer de son cœur les vœux impatients.
 Daignez débarrasser ma vie & ma fortune
 De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
 De plus fieres Beautés, de plus dignes appas
 Brigueront sa tendresse où je ne prends pas.

Auj

6 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

D'ailleurs quel appareil, quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon Roi Lille est environnée:
J'entends de tous côtés les clameurs des Soldats,
Et les sons de la guerre, & les cri du trepas.
La terreur me consume: & votre Prince ignore
Si Nemours... si son frere, hélas! respire encore.
Ce frere qu'il aime.. ce vertueux Nemours;
On disoit que la Parque avoit tranché ses jours;
Que la France en avoit une douleur mortelle.
Seigneur, au sang des Rois il fut toujours fidele.
S'il est vrai que sa mort... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes Rois, & le trouble où je suis,

COUCI.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même;
Il va venir, Madame; & peut être vos vœux....

ADELAÏDE.

Ah! Couci, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince; & si, dans mes allarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras.
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & désolée empêchez qu'il ne voie....

COUCI.

Je plains certe douleur où votre ame est en proie,
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux.
Mais, quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire,
Je ne puis rien de plus. Le Prince est soupçonneux,
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux;
Je scâis à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie;

Je vous perdrais peut-être ; & mon soin dangereux ,
 Madame , avec un mot , ferait trois malheureux .
 Vous , à vos intérêts rendez-vous moins contraire .
 Fes z sans passion l'honneur qu'il veut vous faire .
 Moi , libre entre vous deux , souffrez que , dès ce
 jour ,

Oubliant à jamais le langage d'amour ,
 Tout entier à la guerre , & maître de mon ame ,
 J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme .
 Je crains de l'affliger , je crains de vous trahir ,
 Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir .
 Laissez-moi d'un Soldat garder le caractère ,
 Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chere ,
 Rendez-lui ce Héros qui ferait son appui .
 Je vous laisse y penser , & je cours près de lui .
 Adieu , Madame .

SCÈNE II.

ADELAÏDE , TAÏSE .

ADÉLAÏDE .

Où suis-je ? hélas ! tout m'abandonne .
 Nemours . . . De tous côtés le malheur m'environne .
 Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

TAÏSE .

Quoi ! du Duc de Vendôme , & le choix & l'amour ;
 Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur & l'envie
 De toutes les Beautés dont la France est remplie ;
 Ce rang qui touche au Trône , & qu'on met à vos
 pieds ,

Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés
 A iv

8 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

ADELAÏDE.

Ici du haut des Cieux , du Guesclin me contemple.
De la fidélité , ce Héros fut l'exemple.
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos Loix ,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

TAÏSE.

Quoi ! dans ces tristes tems de ligues & de haines ,
Qui confondent des droits les bornes incertaines ,
Où le meilleur parti semble encor si douteux ,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux ,
Vous , qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs , & pour en être aimée ,
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas.

ADELAÏDE.

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime , & si par son secours . .

ADELAÏDE.

Laisse-là ses bienfaits , & parle de Nemours,
N'en as-tu rien appris ? Sçait-on s'il vit encore ?

TAÏSE.

Voilà donc , en effet , le soin qui vous dévore ,
Madame ?

ADELAÏDE.

Il est trop vrai , je l'avoue ; & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur ;
Elle échappe , elle éclate , elle se justifie ;
Et si Nemours n'est plus , sa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi ?

ADÉLAÏDE.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
Mes feux toujours brûlans dans l'ombre du silence ,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre , & sans cesse préiens ,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens :
Et Vendôme sur-tout ignorant ce mystère ,
Ne sçait pas si mes yeux ont jamais vû son frere.
Dans les murs de Paris ... mais , ô soins superflus !
Je te parle de lui , quand peut-être il n'est plus.
O murs , où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
O tems , où de Nemours en secret adorée ! ...
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux Autels unir à mon Amant !
La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi son maître ,
Mon Amant me quitta , pour m'oublier peut-être.
Il partit ; & mon cœur , qui le suivait toujours ,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile :
Je voulus rendre au Roi cette superbe Ville ;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui ;
L'Amour me conduisait , je faisais tout pour lui.
C'est lui qui d'une fille animant le courage ,
D'un peuple factieux me fit braver la rage ;
Il exposa mes jours pour lui seul réservés ;
Jours tristes , jours affreux qu'un autre a conservés !
Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
Français , qu'avez-vous fait du Héros que j'adore ?
Ses lettres autrefois , chers gages de sa foi ,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue. Hélas ! il sçait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frere a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'allarmer ,
Et mon Amant est mort , ou cesse de m'aimer !
Et pour comble de maux , je dois tout à son frere !

T A I S E.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :

Pour vous, pour votre Amant, redoutez son cour-
roux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE.

C'est lui-même, ô Ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous,

SCENE III.

LE DUC DE VENDOSME, ADELAÏDE,

TAÏSE.

LE DUC DE VENDOSME.

ENfin, c'est trop attendre, enfin je dois connoître
Dans les derniers momens qui me restent peut-être,
Si volant aux combats j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune ou fier de son bonheur.
La Discorde sanglante afflige ici la terre :
Nos pas sont entourés des pièges de la guerre :
J'ignore à quel destin le Ciel veut me livrer ;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous, obscure & languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Écartent le tonnerre & bravent les destins :
Ou, si le Ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins cou-
verte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, & périt trop heureux.

A D É L A Ï D E.

Tant d'honneur, tant d'amour servent à me confondre,
(à part.)

Prince... Que lui dirai-je! & comment lui répondre?
Ainsi, Seigneur... Couci ne vous a point parlé?

V E N D O S M E.

Non, Madame. D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Couci, quand Vendôme vous aime.

A D É L A Ï D E.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui deviez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

V E N D O S M E.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'Amans, par le saint nom de
frere,

Que ce frere, après vous, est toujours, à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit sans en être altérée:
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée:
Son infidelle voix vous a mal informée.
Si mon frere était mort, doutez-vous que son Roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi?
Ceux que le Ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature;
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.

A sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense.

On dit que vers ces murs il a porté ses pas.

A D É L A Ï D E.

Seigneur, il est vivant ?

V E N D O S M E.

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de son Roi, son intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens :
Mais se mêler ici parmi les assiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frere !

A D É L A Ï D E.

Le Roi le veut sans doute.

V E N D O S M E.

Ah ! destin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frere élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son Roi, levât sur moi sa main ?
Lui, qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

A D É L A Ï D E.

Lui ?

V E N D O S M E.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frere, & fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, & bravant tant d'allarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.

Qu'attendez-vous ? Donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'est si bien dû.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chere & sacrée.
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur...

VENDOSME.

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADÉLAÏDE.

Je dois

SCÈNE IV.

LE DUC DE VENDOSME, ADELAÏDE ;
TAÏSE, COUCI, SOLDATS.

COUCI.

PRince, il est tems ; marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont aux pieds des remparts ;
Echauffez nos Guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOSME.

Ah ! courons ... Dans l'ardeur qui me presse.
Quoi ! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse !
Vous détournez les yeux, vous tremblez, & je voi
Què vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCI.

Le tems presse.

VENDOSME.

Il est tems que Vendôme périsse :
Il n'est point de Français que l'amour avilisse.

14 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Amans aimés , heureux, ils cherchent les combats ;
Ils courent à la gloire , & je vole au trépas.
Marchons, brave Couci ; la mort la plus cruelle,
La mort que je desiré est moins barbare qu'elle.

A D É L A Ï D E.

Ah ! Seigneur , modérez cet injuste courroux.
Autant que je le dois, je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentimens qui font en ma puissance :
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

V E N D O S M E.

Ah ! que vous sçavez bien le chemin de mon cœur !
Que vous sçavez mêler la douceur à l'injure !
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

S C E N E V.

A D É L A Ï D E, T A Ï S E.

T A Ï S E.

Vous voyez sans pitié sa tendresse allarmée :

A D É L A Ï D E.

Est-il bien vrai ? Nemours serait-il dans l'armée ?
O Discorde ! ô dangers ! Amour plus dangereux,
Que vous coûtérez cher à ce cœur malheureux !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOSME, COUCI,

GARDES *dans le fond.*

VENDOSME.

Nous périssons sans vous, Couci, je le confesse :
 Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse :
 C'est vous, dont l'esprit ferme & les yeux pénétrants
 M'ont porté des secours en cent lieux différens,
 Que n'ai-je comme vous ce tranquille courage,
 Si froid dans le danger, si calme dans l'orage ?
 Couci m'est nécessaire aux Conseils, aux combats ;
 Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCI.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître,
 Sera maître de tout, quand vous en ferez maître :
 Vous l'avez sçu régler & vous avez vaincu.
 Ayez dans tous les tems cette utile vertu.

Qui sçait se posséder, peut commander au Monde.
 Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
 Je connais mon devoir, & je vous ai suivi.
 Dans le feu du combat je vous ai peu servi.
 Nos Guerriers sur vos pas marchaient à la victoire:
 Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
 Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
 Le chef des Assaillans, ce superbe Guerrier;
 Vous l'avez pris vous-même; & , maître de sa vie,
 Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

V E N D O S M E.

D'où vient donc, cher Couci, que cet audacieux
 Sous son casque fermé se cachait à mes yeux?
 D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
 J'ai senti malgré moi de nouvelles allarmes?
 Un je ne sçais quel trouble en moi s'est élevé;
 Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
 Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
 Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
 Par la molle douceur de ses impressions
 Soit plutôt que la voix de ma triste Patrie
 Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
 Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
 Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français,

C O U C I.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale;
 Ces troubles intestins de la Maison Royale,
 Ces tristes factions céderont au danger
 D'abandonner la France au Fils de l'étranger.
 Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
 Que son joug est pesant; qu'on aime la Patrie;
 Que le sang des Capets est toujours adoré.
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré

Les

Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique om-
brage.

Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous repro-
cher ?

Le Sort au Prince Anglais voulut vous attacher ;
De votre sang, du sien la querelle est commune :
Vous suiviez son parti, je suis votre fortune ;
Comme vous aux Anglais le Deltin m'a lié,
Vous par le droit du sang, moi par notre amitié...
Permettez-moi ce mot.... Eh quoi ! votre ame
émue.....

VENDOSME.

Ah ! voilà ce Guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II.

VENDOSME, COUCI, LE DUC
DE NEMOURS, (*soutenu sur Dangeſte*,
ou *ſon Ecuyer*, SOLDATS).

VENDOSME.

IL ſoupire ; il paraît accablé de regrets.

COUCI.

Son ſang ſur ſon viſage a confondu ſes traits.
Il eſt bleſſé ſans doute.

NEMOURS, (*dans le fond*).

Entrepreſe funeſte,

Qui de ma triſte vie arrachera le reſte,
Où me conduifez-vous ?

B

VENDOSME.

Devant votre vainqueur,
Qui fait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, *vers son Ecuyer.*

Je ne crains que de vivre.
Sa présence m'accable, & je ne puis poursuivre;
Il ne me connaît plus, & mes sens attendris....

VENDOSME.

Qu'entends-je? & quels accens ont frappé mes esprits?

NEMOURS, *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître?

VENDOSME.

Ah! Nemours! ah! mon Frere!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespere;
Je ne le suis que trop ce Frere infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOSME.

Tu n'es plus que mon Frere. Ah! moment plein de
charmes!

Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
(à sa suite).

Avez-vous par vos soins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes iours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOSME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche;
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage ;
Nemours, que je te plains !

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait & le sang dont tu sors.

VENDOSME.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître :
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être. . . .
Ne corromps point ainsi la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs,
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour !

VENDOSME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDOSME.

N'importe ;
Tu vis, je te revois, & je suis trop heureux :
O Ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux.

NEMOURS.

Je le crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

VENDOSME.

J'aime, oui, la Renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime Adélaïde, & pour son alliance
Il semblait que ma flamme attendît ta présence.

B ij

NEMOURS, (*à part*).

Qu'entends-je? ... Il est donc vrai.....

VENDOSME, (*à un Officier*).

Qu'on la fasse avertir;
Mon Frere est avec moi, qu'elle daigne venir.

(*à Nemours*).

Ne blâme point l'amour où ton Frere est en proie;
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

Cruel! elle vous aime?

VENDOSME.

Elle le doit du moins:
Après tant de tendresse, & d'hommage & de soins,
Il faudrait que son cœur fût injuste & barbare.

NEMOURS, (*à part*).

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
(*baut*).

Ecoute, à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? scais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux scais-tu ce qui m'amène?

VENDOSME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.



SCÈNE III.

VENDOSME, COUCI, LE DUC
DE NEMOURS, DANGESTE,
ADELAÏDE, SOLDATS.

ADÉLAÏDE.

LE voici, malheureuse ! ah ! cache au moins tes
pleurs.

NEMOURS, (*entre les bras de son Ecuyer*).
Adélaïde ! ô Ciel ! ... C'en est fait, je me meurs.

VENDOSME.
Que vois-je ? sa blessure à l'instant s'est r'ouverte !
Son sang coule !

NEMOURS.
Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDOSME.
Ah ! mon Frere !

NEMOURS.
Ote-toi ; je chéris mon trépas ?

ADÉLAÏDE.
Ciel ! Nemours ! ...

NEMOURS, (*à Vendôme*).
Laisse-moi.

VENDOSME.
Je ne te quitte pas.

B iij

SCENE IV.

ADELAÏDE , TAÏSE.

A D É L A Ï D E.

ON l'emporte : il expire ! il faut que je le suive :

T A Ï S E.

Ah ! que cette douleur se taïse & se captive.
Plus vous l'aimez , Madame , & plus il faut songer
Qu'un rival violent

A D É L A Ï D E.

Je songe à son danger ;
Voilà ce que l'amour , & mon malheur lui coûte !
Taïse , c'est pour moi qu'il combattait sans doute ;
C'est moi que dans ces murs il osait secourir :
Il servait Charles-Sept ; il m'allait conquérir,
Quel prix de tant de soins ! quel fruit de sa constance !
Hélas ! mon tendre amour accusait son absence :
Je demandais Nemours , & le Ciel me le rend ;
J'ai revu ce que j'aime , & l'ai revu mourant !
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue ?
Ah ! Taïse , est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
Va le trouver ; va , cours auprès de mon amant,

T A Ï S E.

Ah ! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir

A D É L A Ï D E.

J'y volerai moi-même.

D'une autre main , Taïse , il reçoit des secours.
 Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours.
 Il faut que je le voye , & que de son amante
 La faible main s'unisse à sa main défaillante . . .
 Helas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénètres . . .

TAÏSE.

Au nom de cet amour , arrêtez , demeurez ;
 Reprenez vos esprits.

A DÉLAÏDE.

Rien ne peut me distraire . . .

SCÈNE V.

ADELAÏDE, TAÏSE, VENDOSME.

A DÉLAÏDE.

AH ! Prince , en quel état laissez-vous votre Frere ?

VENDOSME.

Madame , par mes mains son sang est arrêté :
 Il a repris sa force & sa tranquillité.
 Je suis le seul à plaindre , & le seul en allarmes.
 Je mouille en frémissant mes Lauriers de mes larmes :
 Et je hais ma victoire & mes prospérités ,
 Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés ;
 Si votre incertitude , allarmant mes tendresses ,
 Ose encor démentir la foi de vos promesses.

A DÉLAÏDE.

Je ne vous promis rien ; vous n'avez point ma foi ;
 Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

Biv

VENDOSME.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage...

ADELAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
 Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
 Par ce justes respects je vous ai répondu.
 Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
 Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
 Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
 Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux :
 Vous vous trompiez. Il faut rompre enfin le silence ;
 Je vais vous offenser, je me fais violence ;
 Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
 Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur,
 De votre sang au mien je vois la différence :
 Mais celui dont je fors a coulé pour la France.
 Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
 La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
 Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
 L'Allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être,
 Voilà les sentimens que son sang m'a traces ;
 Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDOSME.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
 Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
 Et n'avais pas prévu que le Sort en courroux,
 Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
 Vous avez fait, Madame, une secrète étude
 Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude ;
 Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
 Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
 Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
 Tant d'amour pour vos Rois, & tant de politique.

Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?

Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
 Vous qui me devez tout, vous qui, sans ma défense,
 Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
 De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
 De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez ;
 Vous qui me tenez lieu de Rois & de Patrie ;
 Vous dont les jours...

A D É L A Ï D E.

Je sçais que je vous dois la vie :
 Mais, Seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je disposer ?
 Me la conservez-vous pour la tyranniser ?

V E N D O S M E.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle.
 Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle :
 Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons ;
 Je vois mon déshonneur ; je vois vos trahisons.
 Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colere ;
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ;
 De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher :
 Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
 De quelque joie encor ma fureur est capable,
 Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

A D É L A Ï D E.

Non, Seigneur ; la raison sçaura vous éclairer :
 Non ; votre ame est trop noble ; elle est trop élevée,
 Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
 Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
 Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits ;
 Sçachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
 Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.

Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter :

Je vous ferai rougir de me persécuter :

Et je conserverai, malgré votre menace,

Une ame sans courroux, sans crainte & sans audace.

V E N D O S M E.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Couci d'intelligence
D'une Cour qui me hait embrasse la défense ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi :
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Avez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

A D É L A Ï D E.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis :
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient ;
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi toute entiere à la reconnaissance.

V E N D O S M E.

Le seul Couci sans doute a votre confiance ?
Mon outrage est connu, je sçais vos sentimens.

A D É L A Ï D E.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems ;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.

D'un Guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
 Imité la grande ame , & pensez comme lui.

SCENE VI.

VENDOSME, (*seul*).

EH bien ! c'en est donc fait ! l'ingrate, la parjure ,
 A mes yeux , sans rougir , étale mon injure !
 De tant de trahisons l'aby sine est découvert :
 Je n'avais qu'un ami , c'est lui seul qui me perd.
 Amitié , vain phantôme , ombre que j'ai chérie ,
 Toi qui me consolais des malheurs de ma vie ;
 Bien que j'ai trop aimé , que j'ai trop méconnu ;
 Trésor cherché sans cesse , & jamais obtenu ;
 Tu m'as trompé , cruelle , autant que l'Amour même ;
 Et maintenant , pour prix de mon erreur extrême ,
 Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer ,
 Mon deltin me condamne à ne plus rien aimer.
 Le voilà cet ingrat , qui , fier de son parjure ,
 Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE VII.

COUCI, VENDOSME.

COUCI.

PRince, me voilà prêt : disposez de mon bras.
 Mais d'où naît à mes yeux cette étrange embarras ?
 Quand vous avez vaincu , quand vous sauvez un
 Frere ,
 Heureux de tous côtés , qui peut donc vous déplaire ?

VENDOSME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCL.

Eh bien ! de vos soupçons quel est l'objet ? qui ?

VENDOSME.

Vous, dis-je : du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre :
Je sçais qu'Adélaïde ici vous a parlé,
En vous nommant à moi la perfide a tremblé ;
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCL.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDOSME.

Je le veux.

COUCL.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encore ? & pourrez-vous me croire ?

VENDOSME.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
Je vous crus mon ami.

COUCL.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne,
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sçachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de ses jours heureux libérateur

Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincere,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus Soldat que tendre, & dédaignant tou-
jours

Ce grand art de séduire inventé dans les Cours,
Ce langage flatteur & souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen, & ce nœud respecté
Resserré par l'estime & par l'égalité,
Aurait pu lui former des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avant la nuit je vins dans vos remparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards :
De cet ardent amour la nouvelle semée
Par vos emportemens me fut trop confirmée :
Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
J'en approuvai la cause & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes :
Libre & juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché :
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire ;
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu ;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice :
Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice ;
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

V E N D O S M E.

Ah ! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le Destin dans toi me donne un second Frere ;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer.
Mon cœur.

C O U C I.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer ;

Et si vous me devez quelque reconnaissance,
 Faites votre bonheur, il est ma récompense.
 Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
 Votre Frere nourrit contre votre allié.
 Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
 Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France;
 Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
 Pour nos vrais ennemis qui nous ont subjugués.
 Songez qu'il a fallu trois cens ans de constance
 Pour sapper par degrés cette vaste Puissance;
 Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

V E N D O S M E.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais;
 Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
 Ces lâches Conseillers dont la faveur m'outrage;
 Ce fils de Charles-Six, cette odieuse Cour,
 Ces maîtres insolens m'ont aigri sans retour;
 De leurs sanglans affronts mon ame est trop frappée;
 Contre Charles, en un mot, quand j'ai tiré l'Epee,
 Ce n'est pas, cher Couci, pour la mettre à ses pieds,
 Pour baisser dans sa Cour nos fronts humiliés,
 Pour servir lâchement un Ministre arbitraire.

C O U C I.

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
 Gardez d'être réduit au hazard dangereux
 Que les Chefs de l'État ne trahissent leurs vœux:
 Passez les en prudence aussi-bien qu'en courage;
 De cet heureux moment prenez tout l'avantage.
 Gouvernez la fortune, & sçachez l'affervir;
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir;
 Ses retours sont fréquens, vous devez les connaître:
 Il est beau de donner la paix à votre maître:
 Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
 Vous vous verrez réduit à demander pardon,

La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

V E N D O S M E.

Brave & prudent Couci, crois-tu qu'Adélaïde
 Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
 Si le même parti nous unissait tous deux ?
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

C O U C I.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire ;
 Mais qu'importe pour vous ses vœux & ses desseins ?
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
 Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
 De l'Etat déchiré répara les ruines ;
 Quand son bras arrêta dans nos champs inondés
 De l'Empire Germain les torrens débordés,
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
 Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
 Verrai je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
 Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir ?
 Aimez, mais en héros qui maîtrisè son ame,
 Qui gouverne à la fois ses Etats & sa flamme.
 Mon bras contre un rival est prêt a vous servir :
 Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
 On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce ;
 C'est sur nos lâchetes qu'il a fondé sa force ;
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos :
 Il est tyran du faible, esclave du héros.
 Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dedaigne,
 Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ;
 Vos autres ennemis sont par vous abbattus ;
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

V E N D O S M E.

Le fort en est jetté, je ferai tout pour elle ;
 Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.

Ses loix feront mes loix ; son Roi fera le mien ;
 Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
 Enfin plus de prétexte à ses refus injustes ;
 Raisons, gloire, intéréts, & tous ces droits augustes
 Des Princes de mon sang & de mes Souverains,
 Sont des liens sacrés réservés par ses mains.
 Du Roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne
 La Vertu le conseille, & la Beauté l'ordonne.
 Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
 Sceller tous les sermens que je fais à l'Amour.
 Quant à mes intéréts, que toi seul en décide.

C O U C I.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide.
 Peut-etre il eût fallu qu'un si grand changement
 Ne fût dû qu'au héros & non pas à l'amant :
 Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
 L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
 Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
 Bénit votre faiblesse & rend grace à l'Amour.

Fin du deuxième Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Combat infortuné ! Destin qui me poursuit !
O mort, mon seul recours ! douce mort qui me fuit !
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs & tant d'ignominie ?
Adélaïde..... au moins pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel désespoir !

Elle ose me revoir, & moi je le souhaite !

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril ; & ce sang agité.....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté,
Ma blessure est légère ; elle m'est insensible ;
Que celle de mon cœur est profonde & terrible !

DANGESTE.

Rendez grâces au Ciel de ce qu'il a permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.

Q

Il est dur de tomber dans des mains étrangères :
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère! . . . ah! malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une tendre amitié.
Que n'éprouvez - vous point de sa main secou-
rable?

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais.
Et dans les passions de mon ame éperdue
La voix de la Nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque tems gémir votre vertu;
Mais le Roi l'ordonnait, & tout vous justifie:
L'entreprise était juste aussi bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un Chef & tous ceux d'un Sol-
dat;

Et vous avez rendu par des faits incroyables
Votre affaire illustre & vos fers honorables:
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.

Du Guesclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son Roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a languï dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à crain-

dre ;
Et son vainqueur tremblant fut bien-tôt seul à plain-

dre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux,
Quoi ! ta coupable Nièce évite encor mes yeux !
Sans doute elle a raison de craindre mes reproches.
Ainsi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

D A N G E S T E.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt,

N E M O U R S.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit ;
Trop chère Adélaïde ! Eh ! bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

D A N G E S T E.

Votre fort en secret paraissait la toucher :
Elle versait des pleurs, & voulait les cacher.

N E M O U R S.

Elle pleure, & m'outrage ! Elle pleure & m'opprime
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le
crime.

Pour me sacrifier elle aura combattu :
La trahison la gêne & pèse à sa vertu.
Faible soulagement à ma fureur jalouse !
T'a-t-on dit en effet que mon frere l'épouse ?

Cij

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pourriez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'épouse ! (*apercevant Adélaïde*).

A ma honte elle vient insulter !

Ah Dieu !

SCENE II.

NEMOURS, DANGESTE, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

LE Ciel vous rend à mon ame attendrie :
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, Seigneur, & mon cœur empressé...
Juste Ciel ! Quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,

Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre :
Vous aviez en effet besoin de mon trépas ;
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras :
Libre dans vos amours, & sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas ! que dites-vous ? quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADÉLAÏDE.

Mon changement ! Nemours !

NEMOURS.

A vous seule asservi,
Je vous aimais trop bien, pour n'être point trahi ;
C'est le sort des amans, & ma honte est commune.
Mais que vous insultiez vous même à ma fortune ;
Qu'en ces murs, où vos yeux ont va couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc ;
Et que vous ajoutiez à l'horreur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'affront insupportable ;
Qu'à mes yeux.

ADÉLAÏDE.

Ah ! plutôt donnez-moi le trépas,
Immolez votre amante, & ne l'accusez-pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel ; & vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours ! de quels maux vos jours empoison-
nés.

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez !

ADÉLAÏDE.

Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême ;
Tout, jusqu'à vos soupçons : jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez....qui ? vous ! Et Vendôme à
l'instant

Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend !
Lui-même il m'a vanté sa gloire & sa conquête :
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt....

A D É L A Ï D E.

Ah ! cruel ! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me justifier !
Votre Frere, il est vrai, persécute ma vie,
Et par son fol amour & par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur, par ses bienfaits ;
Mais j'atteste le Ciel, témoin de ma conduite...
Eh ! pourquoi l'attester ? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des fermens ?
Non, non ; vous connaissez le cœur d'Adelaïde ;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

N E M O U R S.

Mais mon Frere vous aime.

A D É L A Ï D E.

Ah ! n'en redoutez rien.

N E M O U R S.

Il sauva vos beaux jours.

A D É L A Ï D E.

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre ;
Au Roi que nous servons il promit de me rendre ;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre Frere, à lui devoir le jour.
Mais bientôt abusant de ma reconnaissance,
Et de ses vœux hardis écoutant l'espérance,
Il regarda mes jours, ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête & qui n'est plus
à moi.
J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste
Par un refus constant, mais tranquille & modeste,

Et mêlé du respect que je devrai toujours
 A mon libérateur, au Frere de Nemours.
 Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite;
 L'ame, en l'évitant, l'ardeur de sa poursuite :
 Enflé de sa victoire, & teint de votre sang,
 Il m'ose offrir la main qui vous perça le flanc.
 Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
 Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
 Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont
 chargés,
 Que mon cœur vous adore & que vous m'outragez !
 Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,
 Lui par sa passion, vous par votre injustice ;
 Vous, Nemours ! vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui
 d'hui
 Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop, pardonnez.... Voyez mon ame en
 proie
 A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
 Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
 Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
 Glorieux, satisfait dans un sort si contraire,
 Tout captif que je suis j'ai pitié de mon Frere :
 Il est le seul à plaindre avec votre courroux ;
 Et je suis son vainqueur étant aimé de vous.



SCENE III.

NEMOURS , DANGESTE , ADELAIDE ,
VENDOSME.

VENDOSME.

CONNAISSEZ donc enfin jusqu'où va ma ten-
dresse,

Et tout votre pouvoir & toute ma faiblesse.
Et vous, mon Frere, & vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut s'emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Couci, le Roi, la France entiere,
Exigeaient de Vendôme, & qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
Vous avez refusé, vous condamnez, cruelle,
L'hommage d'un Français aux Anglais trop fidèle.
Eh bien, il faut céder; votre maître est le mien:
De mon Frere & de moi soyez l'heureux lien:
Soyez-le de l'Etat; & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher Frere, allez dès ce mo-
ment

Annoncer à la Cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de tems, dans ce jour d'allegresse,
Qui m'a rendu mon Roi, mon Frere & ma maitresse,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos rem-
parts,
Sous nos lys triomphans briser les Léopards.
Soyez libre, partez; & de mes sacrifices
Allez offrir au Roi les heureuses prémices.

Puissè-je à ses genoux présenter aujourd'hui
 Celle qui m'a dompté, qui me ramene à lui,
 Qui d'un Prince ennemi fait un Sujet fidèle,
 Changé par ses regards & vertueux par elle.

N E M O U R S.

(à part).

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler!

(à Adélaïde).

Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

V E N D O S M E.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette!
 De mes soumissions êtes vous satisfaite?
 Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
 Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous;
 Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
 Ce sang infortuné pros crit par votre haine.

A D É L A Ï D E.

Seigneur, mon cœur est juste. On ne m'a vu jamais
 Mépriser vos bontés & haïr vos bienfaits.
 Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
 Vendôme ait attaché le destin de la France;
 Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles;
 Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
 Vos desseins ont sans doute une source plus pure:
 Vous avez consulté le devoir, la Nature;
 L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

V E N D O S M E.

L'amour seul a tout fait, & c'est-là mon malheur;
 Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
 Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe,
 Dussè-je vous déplaire & forcer votre cœur,

42 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

L'autel est prêt, venez.

NEMOURS.

Vous osez....

ADELAÏDE.

Non, Seigneur ;

Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre Frere arrachez-moi la vie :
Le Sort met entre nous un obstacle éternel ;
Je ne puis être à vous.

VENDOSME.

Nemours !... Ingrate ! ah Ciel !

C'en est donc fait !... Mais non... Mon cœur sçait se
contraindre,

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour,
Et par un prompt aveu qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte :
Mais je vous rends justice ; & ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions ;
L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le faisisse ;
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un Sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain ;
Je suis libre par vous. Cet art, que je déteste,
Cet art, qui m'enchaîna, brise un joug si funeste ;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon Frere, & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Jelui cède avec joie un poison qu'il m'arrache :
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE

Je devrais seulement vous quitter & me taire ;
Mais je suis accusée & ma gloire m'est chère :
Votre Frere est présent ; & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine & le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris ,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous pensiez que mes vœux , ma liberté , mes jours
Vous étaient asservis pour prix de vos secours ;
Je vous devais beaucoup : mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
Sçachez que des bienfaits qui font rougir mon
front ,

A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais après ma pitié n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux que je n'ai point bravés ;
J'ai voulu votre estime , & vous me la devez.

VENDOSME.

Je vous dois ma colere ; & sçachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc ! vous attendiez , pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent & me vît immoler !
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure !
Allez , je le croirais l'auteur de mon injure ,
Si . . . Mais il n'a point vu vos funestes appas :
Mon Frere trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de
croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire,

Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre long-
tems :

Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
Et ma main , sur sa cendre , à votre main donnée ,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sçais trop qu'on a vu , lâchement abusés ,
Pour des mortels obscurs des Princes méprités ;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

N E M O U R S .

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

V E N D O S M E .

Et pourquoi vous, mon Frere, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

N E M O U R S .

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence ;
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal :
Frappe, voilà mon cœur & voilà ton rival.

V E N D O S M E .

Toi, cruel ! toi, Nemours !

N E M O U R S .

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher :
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.

Par tes égaremens juge de mes transports.
 Nous puîmes tous deux dans ce sang dont je fors
 L'excès des passions qui dévorent une ame.
 La Nature à tous deux fit un cœur tout de flâme.
 Mon Frere est mon rival & je l'ai combattu.
 J'ai fait taire le sang, peut être la vertu.
 Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi même,
 J'ai couru, j'ai volé pour l'ôter ce que j'aime :
 Rien ne m'a retenu, ni tes superbes Tours,
 Ni le peu de Soldats que j'avais pour secours,
 Ni le lieu, ni le tems, ni sur tout ton courage ;
 Je n'ai vu que ma flâme & ton feu qui m'outrage.
 L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié :
 Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
 Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
 Tu ne peux l'épouser, qu'aux dépens de ma tête.
 A la face des Dieux je lui donne ma foi :
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
 Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
 Traîne aux pieds des Autels ta Sœur & mon Epouse.
 Frappe, dis-je ; oses tu ?

V E N D O S M E.

Traître, c'en est assez ;
 Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats, obéissez.

A D É L A Ï D E.

(aux Soldats).

Non, demeurez, cruels, Ah ! Prince, est-il possible
 Que la Nature en vous trouve un ame inflexible ?
 Seigneur.....

N E M O U R S.

Vous, le prier ! plaignez-le plus que moi ;
 Plaignez-le, il vous offense, il a trahi son Roi.
 Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
 Je suis vengé de toi, l'on te hait & l'on m'aime.

46 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

ADELAÏDE.

(à Nemours).

(à Vendôme).

Ah! cher Prince! Ah! Seigneur! voyez à vos genoux...

VENDOSME, (aux Soldats).

Qu'on m'en reponde, allez... Madame, levez-vous.

Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure.
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé:
Mais, perfide, croyez que je mourrai venge.
Adieu. Si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous; nos maux font votre outrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas: écoutez-moi, Seigneur.

VENDOSME.

Eh! bien, achevez donc de déchirer mon cœur;
Parlez.

SCENE IV.

NEMOURS, DANGESTE, ADELAÏDE,
VENDOSME, COUCI, UN OFFICIER,
SOLDATS.

COUCI.

J'Allais partir; un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre Frere;
Le désordre est par-tout. Vos Soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés;
Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOSME.

Allez, cruelle, allez, vous ne jouirez pas
 Du fruit de votre haine & de vos attentats:
 Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
 (à l'Officier). (à Couci).
 Qu'on la retienne ici. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE V.

NEMOURS, COUCI.

COUCI.

LE seriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenré
 Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
 Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
 Et les droits de la guerre & ceux de la Nature?
 Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

NEMOURS.

Non. Mais suis-je réduit à me justifier?
 Couci, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
 Que mon Frère est rebelle, & que Charle est son
 maître.

COUCI.

Ecoutez. Ce serait le comble de mes vœux
 De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
 Si vous avez un cœur digne de votre race,
 Faites au bien public servir votre disgrâce;
 Rapprochez les partis; unifiez-vous à moi;
 Pour calmer votre Frère & fléchir votre Roi;
 Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas: vos soins sont inutiles.
 Si la Discorde seule avait armé mon bras,
 Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,

Vous pourriez espérer de réunir deux Freres,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires:
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCI.

Et quel est-il, Seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;

Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCI.

Ciel! faut-il voir ainsi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
L'Amour subjuguier tout; ses cruelles faiblesses,
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
Des freres se haïr; & naître, en tous climats,
Des passions des Grands, le malheur des Etats?
Princes, de vos amours laissons-là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je fers votre Frere:
Je vais le féconder; je vais me joindre à lui.
Contre un peuple insolent, qui se fait votre appui:
Je lui dois mon secours; je vous laisse & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCI.

Et moi,

Je voudrais de ce pas porter la fienne au Roi.
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ADELAÏDE, NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

NOn , non ; ce Peuple en vain s'armait pour
 ma défense,
 Mon Frere teint de sang , enivré de vengeance ,
 Devenu plus jaloux , plus fier & plus cruel ,
 Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
 Je ne suis donc venu disputer ma conquête ,
 Que pour être témoin de cette horrible fête !
 Et dans le désespoir d'un impuissant courroux ,
 Je ne puis me venger qu'en me privant de vous.
 Partez , Adélaïde.

A D É L A Ï D E.

Il faut que je vous quitte !
 Quoi ! vous m'abandonnez ! vous ordonnez ma
 fuite !

NEMOURS.

Il le faut , chaque instant est un péril fatal ;
 Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.

D

50 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Remercions le Ciel dont la bonté propice
Nous fûcîte un secours aux bords du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite a seduit des foldats.

(à Dangette).

Dangette, ses malheurs ont droit à tes services.
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices.
Je respecte mon Frere, & je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats:
Ecoute seulement la pitié qui te guide,
Ecoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

A D É L A Ï D E.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur ;
Je détestais ces lieux, j'en fors avec terreur.

N E M O U R S.

Privez-moi par pitié d'une si chere vue.
Tantôt à ce départ vous étiez résolue ;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever ?

A D É L A Ï D E.

Ah ! quand j'ai voulu fuir, j'esperais vous trouver.

N E M O U R S.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains,
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains:
Au pouvoir de mon Frere, ici l'honneur me livre :
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous
suivre.

Cet ami vous conduit par des détours obscurs
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte:
Du Roi sous les remparts il trouvera l'escorte.

Le tems pressé : évitez un ennemi jaloux.

A D É L A Ï D E.

Je vois qu'il faut partir , cher Nemours , & sans
VOUS.

N E M O U R S.

L'Amour nous a rejoints , que l'Amour nous sépare.

A D É L A Ï D E.

Qui? moi ! que je vous laisse au pouvoir d'un bar-
bare !

Seigneur , de votre sang l'Anglais est alteré ;
Ce sang à votre Frere est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste ?

N E M O U R S.

Il n'oserait.

A D É L A Ï D E.

Son cœur ne connaît point de frein :
Il vous a menacé ; menace-t-il en vain ?

N E M O U R S.

Il tremblera bientôt : le Roi vient & nous venge :
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez , dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous ,
Au tumulte , au carnage ; au désordre effroyable ,
Dans des murs prix d'assaut , malheur inévitable.
Mais craignez encor plus un rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
Redoutez son amour autant que sa vengeance.
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde , partez.

A D É L A Ï D E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

D ij

52 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

N E M O U R S.

Ne craignez rien pour vous, je craindrai peu mon
Frere :

Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

A D É L A Ï D E.

Aussi-bien que mon cœur, mes pas vous sont sou-
mis.

Eh bien ! vous l'ordonnez, je pars, & je frémis.

Je ne sçais . . . mais enfin la fortune jalouse

M'a toujours envié le nom de votre épouse. . .

N E M O U R S.

Partez avec ce nom. La pompe des Autels ,

Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels ,

Inutiles garants d'une foi si sacrée ,

La rendront plus connue, & non plus assurée.

Vous, mânes des Bourbons, Princes, Rois, mes Ayeux,

Du séjour des Héros tournez ici les yeux ;

J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.

Confirmez mes sermens, ma tendresse, & ma flamme;

Adoptez-la pour fille ; & puisse son époux

Se montrer à jamais digne d'elle & de vous !

A D É L A Ï D E.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'allarmes.

Cher époux ! cher amant ! . . .

N E M O U R S.

Quoi ! vous versez des larmes !

C'est trop tarder : adieu. Ciel ! quel tumulte affreux !



SCÈNE II.

ADELAÏDE , NEMOURS , DANGESTE ,
VENDOSME , SOLDATS.

VENDOSME.

J'E Pentends ; c'est lui-même ; arrête, malheureux ;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point ; mais il voffre fa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems, le Ciel arme un ven-
geur :

Tremble, ton Roi s'approche, il vient, il va pa-
raître :

Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOSME,

Il pourra te venger, mais non te fecourir :
Et ton fang...

ADELAÏDE.

Non, cruel ; c'est à moi de mourir ;
J'ai tout fait : c'est par moi que ta garde est féduite ;
J'ai gagné tes foldats, j'ai préparé ma fuite :
Punis ces attentats & ces crimes fi grands
De fortir d'esclavage & de fuir fés tyrans.
Mais refpecte ton Frere, & fa femme & toi-même.
Il ne t'a point trahi ; c'est un Frere qui t'aime ;
Il voulait te fervir quand tu veux l'opprimer :

D iij

54 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un Juge inexorable ?

V E N D O S M E.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assâsinez ;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armez des mains si
chères :

Puisse tomber sur vous tout le sang des deux Freres !
Vous pleurez ... mais vos pleurs ne peuvent me
tromper.

Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse ;
Oui, je vous aime encor. Le tems, le péril presse ;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez, la grace est à l'Autel.

A D É L A Ï D E.

Moi, Seigneur !

V E N D O S M E.

C'est assez.

A D É L A Ï D E.

Moi, que je le trahisse !

V E N D O S M E.

Arrêtez ... Répondez ...

A D É L A Ï D E.

Je ne puis.

V E N D O S M E.

Qu'il périsse.

A D É L A Ï D E, à Vendôme.

Qu'il périsse, barbare !

NEMOURS.

En ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
VENDOSME, à ses Gardes.
Qu'on l'entraîne à la Tour; allez, qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

COUCI, VENDOSME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE, à Couci.

AH! je n'attends plus rien que de votre justice,
Couci; contre un cruel osez me secourir.

VENDOSME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteste ici le Ciel!...

VENDOSME.

Eloignez de ma vue,
Ami, délivrez-moi d'un objet qui me tue.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée,
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur:
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes:
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes.

D iv

56 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Mais compte encor la tienne ; un vengeur va venir :
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts , tombe , & pèris sans
gloire ;
Meurs ; & que l'avenir prodigue à ta mémoire ,
A tes feux , à ton nom justement abhorré ,
La haine & le mépris que tu m'as inspiré.

SCENE IV.

VENDOSME, COUCI.

VENDOSME.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous !

COUCI.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDOSME.

Hé bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux
Enleve la perfide, & l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ? attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maître ?

COUCI.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée,

VENDOSME.

C'est Nemours qui l'allume ; il nous a trahi tous.

COUCI.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous :
L'amitié des Anglais est toujours incertaine,
Les Etendarts de France ont paru vers la plaine,
Et vous êtes perdu , si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

VENDOSME.

Hé bien ! que faut-il faire ?

COUCI.

Les prévenir ; dompter l'amour & la colere.
Ayons encor , mon Prince , en cette extrémité ,
Pour prendre un parti sûr , assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer , ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez , ma main est toute prête.
Vous vouliez , ce matin , par un heureux traité,
Appaiser avec gloire un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas , ordonnez ; & j'espère
Signer en votre nom une paix salutaire.
Mais s'il vous faut combattre , ou courir au trépas ,
Vous sçavez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDOSME.

Ami , dans le tombeau laisse-moi seul descendre :
Vis , pour servir ma cause , & pour venger ma cendre.
Mon destin s'accomplit , & je cours l'achever ;
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver.
Mais je la veux terrible , & lorsque je succombe ,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCI.

Comment ! De quelle horreur vos sens sont possédés !

V E N D O S M E.

Il est dans cette Tour , où vous seul commandez :
Et vous m'avez promis que contre un téméraire ...

C O U C I.

Contre Nemours ? ah ciel !

V E N D O S M E.

Nemours est-il mon Frere ?
Il me livre à son maître , il m'a seul opprimé ,
Il souleve mon peuple , enfin il est aimé ;
Contre moi , dans ce jour , il commet tous les crimes.
Partage mes fureurs , elles sont légitimes ;
Toi seul , après ma mort , en cueilleras le fruit.
Le chef de ces Anglais , dans la Ville introduit ,
Demande au nom des fiens la tête du parjure.

C O U C I.

Vous leur avez promis de trahir la Nature ?

V E N D O S M E.

Dès longtems du perfide ils ont proscrit le sang.

C O U C I.

Et , pour leur obéir , vous lui percez le flanc ?

V E N D O S M E.

Non , je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage , & veux la satisfaire.
Que m'importe l'Etat & mes vains Alliés ?

C O U C I.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ;
Et vous me chargez , moi , du soin de son supplice ?

V E N D O S M E.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.

Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
 Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
 Ah! trop heureux Dauphin, c'est ton sort que j'envie!
 Ton amitié du moins n'a point été trahie:
 Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
 T'a servi sans scrupule & n'a pas balancé.

COUCI.

Il a payé bien cher ce fatal sacrifice.

VENDOSME.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce service:
 Oui je le veux, ma mort à l'instant le suivra;
 Mais du moins mon rival avant moi périra.

COUCI, après un long silence.

J'obéirai, Seigneur; soit crime, soit justice,
 Vous ne vous plaindrez plus que Couci vous trahisse.
 Je me rends, non à vous, non à votre fureur,
 Mais à d'autres raisons qui parlent à mon cœur.
 Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse;
 Il faut qu'on le retienne au bord du précipice:
 Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux;
 Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous,
 Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
 Si Couci vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDOSME.

Je revois mon ami... vengeons-nous, vole, attends.
 Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
 Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
 Le canon des remparts annonce ma vengeance.
 J'irai, je l'apprendrai, sans trouble & sans effroi,
 A l'objet odieux qui l'immole par moi.
 Volez.

COUCI.

En vous rendant ce malheureux service,
 Prince, je vous demande un autre sacrifice.

V E N D O S M E.

Parle.

C O U C I.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
 Protecteur insolent, commande sous mes yeux :
 Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
 Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
 Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
 Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
 Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite ;
 Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
 Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder.
 Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

V E N D O S M E.

Oui : pourvû que l'ingrate, au désespoir réduite,
 Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
 Pourvû que de l'horreur de ses gémissemens
 Ma fureur se repaîsse à ses derniers momens :
 Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.
 Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
 Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend.
 Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
 Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
 Périr, ainsi que moi, ma funeste mémoire !
 Périr avec mon nom le souvenir fatal
 D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

C O U C I.

Je l'avoue avec vous ; une nuit éternelle
 Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
 C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
 Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.
 VENDOSME, UN OFFICIER,
 GARDES, *dans le fond.*

VENDOSME

O Ciel ! me faudra-t-il, de momens en momens ,
 Voir & des trahisons & des soulèvemens ?
 Eh bien ! de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu ; leur foule est dispersée.

VENDOSME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui.
 Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
 Dangeffe est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDOSME.

Ce Soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
 Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

62 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur ; & déjà vers la Tour il s'avance.

VENDOSME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Sur l'incertain Couci mon cœur a trop compté :
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.

(*A l'Officier*).

Vous ! Que sur nos remparts on porte nos drapeaux ,
Allez ; qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat , un autre vous appelle :
Ayez la même audace avec le même zèle ,
Imitez votre maître. Et s'il vous faut périr ,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCENE II.

VENDOSME, *seul*.

LE sang , l'indigne sang , qu'a demandé ma rage ,
Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival.
Je vais être servi. J'attends l'heureux signal.
Nemours , tu vas périr : mon bonheur se prépare !
Un Frere assassiné. . . . Quel bonheur ! Ah ! barbare !
S'il est doux d'accabler les cruels ennemis ,
Si ton cœur est content , d'où vient que tu frémis ?
Allons. . . . Mais quelle voix gémissante & sévère
Crie au fond de mon cœur : *arrête, il est ton Frere.*
Ah ! Prince infortuné , dans la haine affermi ,
Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami.

O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens!
Que de fois, partageant mes naissantes allarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole! & cette même main
D'un Frere que j'aimai déchirerait le sein!
O passion funeste! ô fureur qui m'égare!
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare:
Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
Mais que dis-je? Nemours est le seul criminel:
Je reconnais mon sang; mais c'est à sa furie:
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie:
Il aime Adelaïde. Ah! trop jaloux transport!
Il l'aime: est-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas! malgré les tems, & la guerre & l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence;
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colere,
Il me trompe, il me hait. N'importe: il est mon Frere.
Il ne périra point: Nature, je me rends.
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide;
Il en est temps encor.



SCENE III.

VENDOSME, L'OFFICIER,
GARDES.

VENDOSME, à l'Officier qui entre.

QUE l'on sauve Nemours.
Portez mon ordre, allez; répondez de ses jours.
Que Couci . . . (on entend un coup de canon.)
Dieu! qu'entends-je! ah! j'ai perdu mon Frere!
Il est mort, & je vis . . . ce jour encor m'éclaire.
Ennemi de mon Roi, factieux, inhumain,
Frere dénaturé, ravisseur, assassin;
Voilà quel est Vendôme! ah! vérité funeste!
Je vois ce que je suis, & ce que je déteste.
Le voile est déchiré: je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
Ah! Nemours! ah! mon Frere! ah! jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais; & mon bras t'assassine!
Mon Frere!

L'OFFICIER.

Adelaïde avec empressement

Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDOSME.

Adelaïde! ô ciel! empêchez qu'elle avance:
Je ne puis soutenir, ni souffrir sa présence.
Mais non: d'un parricide elle doit se venger:
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger:
Qu'elle entre. Ah! je succombe, & ne vis plus qu'à
peine.

SCENE

SCÈNE IV.

VENDOSME, ADÉLAÏDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur : & puisque votre haine.....

(Comment puis je autrement appeller en ce jour
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obtninée,
Veut, où le sang d'un Frere, ou ce triste hyménée).
Mon choix est fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux ;
Brisez les fers honteux dont vous chargez un Frere ;
De Lille sous ses pas abaissez la barrière :
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris.
Je trahis mon amant ; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête,
Commandez, disposez ; ma main est toute prête.
Peut-être cette main que vous tyrannisez
Punira la faiblesse où vous me réduisez :
Peut-être au temple même, où vous m'allez conduire.
Mais vous voulez ma main ; ma main doit vous
suffire.

Allons. Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ? votre Frere encor n'est point en liberté ?

VENDOSME.

Mon Frere ?

ADÉLAÏDE.

Dieu puissant, dissipez mes allarmes.
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

E

VENDOSME.

Vous demandez sa vie. . . .

ADELAÏDE.

Ah! qu'est-ce que j'entends!
Vous, qui m'aviez promis. . . .

VENDOSME.

Madame, il n'est plus tems;

ADELAÏDE.

Il n'est plus tems! . . . Nemours!

VENDOSME.

Il est trop vrai, cruelle.

Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.

Couché, pour nos malheurs, a sçu trop m'obéir.

Ah! revenez à vous: vivez pour me punir.

Frappez. Que votre main contre moi ranimée

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée;

Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.

Oui, j'ai tué mon Frère, & l'ai tué pour vous:

Vengez sur un coupable, un monstre sanguinaire

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAÏDE.

Nemours est mort! barbare!

VENDOSME.

Oui: mais c'est de ta main.

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADELAÏDE, presque évanouie & soutenue par Taïses

Il est mort!

VENDOSME.

Ton reproche. . . .

ADÉLAÏDE.

Épargne ma misère.
Laisse-moi ; je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir ;
Je veux encor le voir, l'embrasser & mourir.

VENDOSME.

Ton horreur est trop juste. Hé bien ! Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide....
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

SCÈNE V.

VENDOSME, ADELAÏDE, TAISE,
COUCI.

COUCI, *arrêtant le bras de Vendôme.*

AH ! Ciel ! que faites-vous ?

VENDOSME.

Laissez-moi me punir & me rendre justice.

ADÉLAÏDE, *à Couci.*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice !...

VENDOSME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCI.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

E ij

V E N D O S M E.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse
 A cent fois de mes sens combattu la faiblesse ;
 Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
 Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
 Tu ne m'as obéi que pour perdre mon Frere ?

C O U C I.

Si j'avais refusé ce sanglant ministère,
 Votre aveugle courroux n'aurait-il pas soudain
 Du soin de vous venger chargé toute autre main ?

V E N D O S M E.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
 En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
 Mais toi, dont la sagesse & les réflexions
 Ont calmé dans ton sein toutes les passions ;
 Toi, qui montras toujours un cœur ferme & rigide,
 Avec tranquillité permettre un parricide !

C O U C I.

Hé bien ! puisque la honte & que le repentir,
 Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
 D'un si juste remords ont pénétré votre ame ;
 Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flâme,
 Au prix de votre sang vous voudriez sauver
 Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
 Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous ap-
 prendre,

Que de vous-même enfin Couci sçait vous défendre.
 Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.

(au Duc).

(à Adelaïde).

Vous, gardez vos remords. Et vous, séchez vos pleurs.
 Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire :
 Venez, paraissez, Prince, embrassez votre Frere.

SCÈNE VI.

VENDOSME, ADELAÏDE, TAISE,
COUCI, NEMOURS,
SOLDATS, *dans le fond.*

ADELAÏDE.

Nemours!

VENDOSME.

Mon Frere!

ADELAÏDE.

Ah! Ciel!

VENDOSME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS.

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDOSME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur
l'oublie.

ADELAÏDE.

Couci, digne héros qui me rendez la vie!

VENDOSME.

Il la donne à tous trois.

COUCI.

Un indigne assassin

Sur Nemours à mes yeux avait levé la main;

J'ai fait le barbare ; & prévenant encore
 Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore ,
 J'ai fait donner soudain le signal odieux ,
 Sur que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOSME.

Après ce grand exemple & ce service insigne,
 Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
 Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi.
 Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi,
 Craignent de rencontrer, & les regards d'un Frere,
 Et la Beauté fatale à tous les deux trop chere.

NEMOURS.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir,
 Quel est-donc ton dessein ? Parle.

VENDOSME.

De me punir ;
 De nous rendre à tous trois une égale justice ;
 D'expier devant vous par le plus grand supplice
 Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
 L'amour & le courroux m'avaient précipité.
 J'aimais Adelaïde ; & ma flamme cruelle
 Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle:
 Couci sçait à quel point j'adorais ses appas,
 Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
 Dévoré malgré moi du feu qui me possède,
 Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.
 Je m'arrache le cœur la voyant dans tes bras.
 Aimez-vous, mais au moins ne me haïssez-pas.

NEMOURS, *à ses pieds.*

Moi, vous haïr ! Jamais. Vendôme ! mon cher
 Frere !
 J'osai vous outrager. . . . Vous me servez de Pere.

M A D É L A Ï D E.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
 La plus tendre amitié va me rejoindre à vous;
 Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

V E N D O S M E.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.

Mais vous m'apprenez tous à fuivre la vertu.
 Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
 Trop fortunés Epoux, oui, mon ame attendrie
 Imite votre exemple, & chérit sa Patrie.

(à Nemours).

Allez apprendre au Roi pour qui vous combattez;
 Mon crime, mes remords & vos félicités:
 Allez: ainsi que vous; je vais le reconnaître.
 Sur nos remparts fournis amenez votre Maître:

(à Couci).

Il est déjà le mien. Nous allons à ses pieds
 Abbaïsser sans regret nos fronts humiliés.
 J'égaleraï pour lui votre intrépide zèle;
 Bon Français, meilleur Frere, ami, Sujet fidèle:
 Es-tu content, Couci?

C O U C I.

J'ai le prix de mes soins,
 Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins:

Fin du cinquième & dernier Acte.



A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier *Adelaïde du Guesclin*, Tragedie ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 10 Novembre 1765.

M A R I N .

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux Œuvres de Théâtre de l'Auteur.



S

AB = TAB $\frac{J}{h, 20}$

X 2577 157



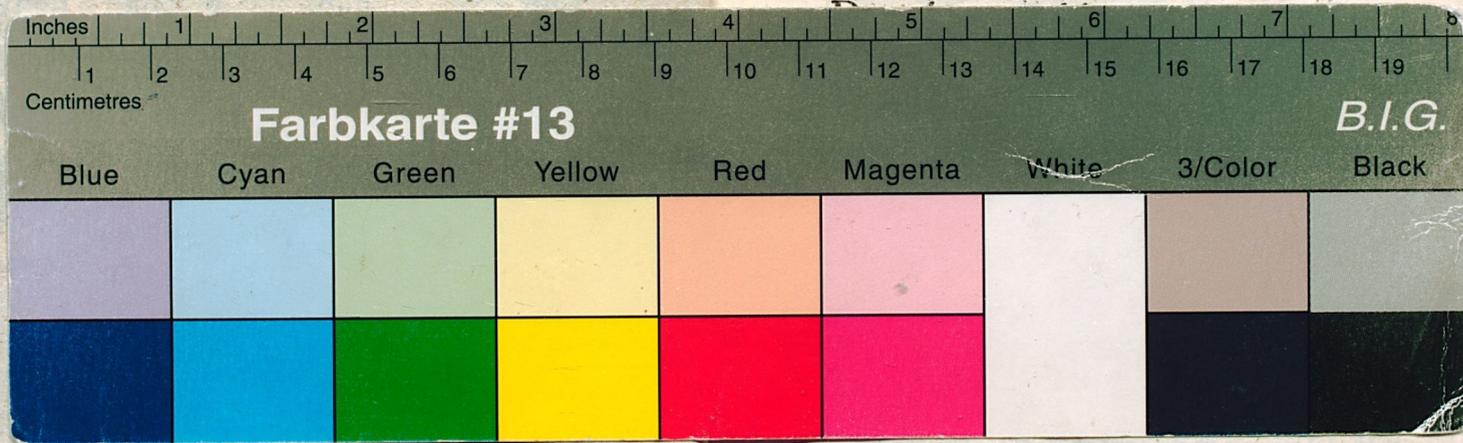




[Voltaire]

A D É L A I D E
DU GUESCLIN,
T R A G É D I E;

Représentée pour la première fois le 18
Janvier 1734, & remise au Théâtre
le 9 Septembre 1765.



A P A R I S,
Chez la Veuve D U C H E S N E, Libraire, rue Saint
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

